

Le 21^{er} Février 1878. Rio-de-Janeiro.

M

Mon chéri bien aimé,

J'ai attendu jusqu'à présent espérant recevoir ton télégramme, malheureusement le télégraphe est interrompu depuis longtemps et il n'est pas encore refait, enfin, patience c'est encore un contre temps mais j'espère que nous aurons une compensation, à ton arrivée. — Les enfants vont bien et ta femme aussi, c'est toujours le principal à te dire, n'est-ce pas, chéri? — Maintenant commençons par le commencement, quand t'ai-je donc quitté dans ma dernière correspondance? le 13, je crois, par le pacifique. — Le 14, dimanche, nous avons été dîner au har-ço das Leões. Je suis rentrée le soir à 8 h. avec Elise et les enfants car Georges étant très enrhumé maman l'a gardé pour lui faire prendre un suador. Je ne sais pourquoi, mon cher bien aimé, mais chaque fois que je vois la famille toute réunie, je suis beaucoup plus triste, c'est, je crois, que le vide se fait sentir plus vivement, dans un tourbillon. Tout ce monde qui parle qui rit, qui gesticule me fait un effet bien triste et je me sens isolée. Vers 4 heures M^r et M^{me} Jauville sont venus faire une visite à maman, ils sortaient de chez moi. Ils ont été très aimables pour moi et se sont excusés de ne pas être venus me voir plus tôt. Ils m'ont beaucoup demandé de tes nouvelles. Edwin H. et sa femme sont arrivés d'Europe un jour ou deux avant, M^{me} A. Harper était dangereusement malade à cause du chagrin causé par son fils. Ernestine a eu à veiller sa mère toute la première nuit de son arrivée; c'était bien triste. Aujourd'hui elle va mieux. Lundi, j'ai reçu la visite de la famille Sevel, excepté le père. Claire est venue m'inviter au mariage qui aura

lieu à 7 h: et tous les invités se réunirent chez elle, pour
une petite réunion. Naturellement, elle savait d'avance
que je n'y assisterais pas. M^r et M^{me} S^t Denis m'ont
envoyé une lettre de faire part. Le fiancé était aussi
chez moi, et nous avons fait des échanges de politesse.
J'espère qu'il m'amènerait souvent sa femme.
Et lui: Est-il comptait, à ton retour, nous avoir chez
lui, avec tous les enfants. Elsie me promet beau-
coup de visites après le mariage de sa belle-fille. Il
^{au lieu de mon gendre Charles} paraît que le jeune homme qui était promis à M^{lle}
Julie, était le fils Burgey. La demande a été faite
à bord par le père, les jeunes gens ne se connaissent
pas. M^r Bouchillon a été assez gravement malade.
sa fiancée a eu aussi quelques jours de fièvre. Le
mariage se fera le 20 mars probablement. Ma voisine
M^{me} Prias est descendue de Pétropolis, elle est venue
causer un peu avec moi hier, nous nous sommes assi-
sés au jardin. - Paul se renforce à Pétropolis, il écrit
que ses forces lui reviennent tout-à-fait. - La femme
cuisinière de Séonie à 4000 reis avec sa fille, n'a
pu tenir parole, elle en cherche une autre.
Maintenant, chéri, deux mots sur les commandes: Je
te demande des petites robes blanches pour les enfants,
ou bien de les commander, tu ferais mieux, je crois,
d'en acheter de toutes faites, au moins pour les plus
jeunes. M^{me} Villers a envoyé de charmantes robes
brodées pour 15 francs et 20 francs, pour les deux
plus jeunes enfants de M^{me} Karl. Il y en avait
probablement pour enfant plus grand. Si tu y pen-
ses, achète-moi des jardinières, ici on les vend 5000
et elles ne durent rien.

Parlons maintenant de choses vieilles que malheureuse-
ment on ne peut pas éviter dans ce pays sur-
tout,

Je te prie en seulement que je ne m'en fais pas beau-
coup de bile car depuis mon retour de Pétersbourg je
voyais qu'un changement était indispensable. J'ai
mis Manuel à la porte, aujourd'hui, et j'ai fait
chercher le jardinier pour en faire de même après
lui avoir seulement payé ses jours de travail.
Et propos, je tiens à savoir si tu n'avais pas payé
la chaux, le sable &c. dont Manuel s'est servi. Il
m'a présenté un compte de 12.500 que j'ai payé.
Depuis ton départ j'ai vu que je ne pouvais pas pa-
tenter jusqu'à ton retour, il a eu depuis tous ses accès
de paresse et de malhonnêteté, l'audace de me de-
mander l'augmentation que je lui avais promise, à
mon départ pour la campagne, s'il travaillait bien,
naturellement je ne lui ai rien donné en plus que ce
qui était convenu entre nous. Le feitor, je le mets à
la porte car il perd mon jardin, il n'est venu qu'une
fois ce mois-ci et il espère peut-être que je lui paie-
rai son mois entier, il se trompe bien, quoiqu'il me me-
nace du chef du quarteirão &c. Je ne l'ai pas encore
vu mais il venait si je sais vouloir, surtout avec
les arrogants qui croient m'effrayer parce qu'ils mena-
cent. Je crois que c'est une cabale qu'ils ont voulu
monter contre moi et pendant ton absence, mais je
saurai bien me tenir d'affaire. Filomène se marie
avec le feitor de demain, beau-frère de notre jar-
diner. Elle est aux anges, tu comprends, seulement
elle ne voit pas que toutes ses économies s'y passent. Le
feitor lui doit plus de 40000 reis. En voilà une
qui en recevra des coups, surtout avec son caractère!
Elle saura bientôt ce que c'est que de travailler. En
attendant ils se réunissent pour dire pis que pendre
de moi. M^{re} Trias a eu la même discussion avec
mon feitor que moi, il ne lui a payé que 2 jours

de travail au lieu de tout le mois et il l'a mis à la
porte. Aussi Raymond n'en a dit de toutes les con-
tens sur la famille Tréas. Tu comprends si je l'ai
remis à sa place. Les autres domestiques vont bien
pour le moment, j'ai divisé le service de copies
entre les 2 femmes et je te vais chercher un jardinier
qui lave la maison, si j'en trouve, en attendant
ton retour je donnerai tout le bûche à laver dehors
car je ne voudrais pas mettre un tourment de plus
dans mon ménage et puis je veux essayer si cela
marche ainsi. —

Les enfants jouent dans ce moment-ci au jardin.
Lucie va bien, pas de nouvelles dents. Ma pauvre
Gabrielle est couverte de gros clous, cela la fait
souffrir mais c'est égal, elle n'a plus cette lan-
gue qui m'effrayait et l'appétit est revenu.
Nos autres enfants mangent bien, jouent bien et
étudient assez bien, mais il ne faut pas être exi-
geant, ils sont jeunes encore et sont plus avancés
que bien d'autres enfants. On me dirait que ce n'est
pas une raison, j'avoue que je suis de ton avis,
mais ma pauvre tête ne peut guère s'appliquer à
l'enseignement dans ce moment-ci, surtout qu'il me
faut toujours courir après la patience qui m'échappe
malgré toute ma bonne volonté. — La famille va
bien et te fait mille amitiés. Il va sans dire que tou-
tes les connaissances que je vois me chargent de mille
souvenirs pour mon cher absent. — Les enfants te
caressent, t'embrassent, te serrent dans leurs petits bras.
Et demain, mon cher bien aimé, je t'aime, je pense à
toi, je voudrais que d'un bond le temps de notre sépa-
ration soit écoulé; au contraire, c'est long long au pos-
sible. Je t'aime, que Dieu te bénisse. — Eugénie.